

Vous êtes surpris ? Naïfs ! Avant cinquante ans, vous en verrez bien d'autres ! L'homme n'est point à bout de ressources.

Quelques bon jour, vous lirez sur un journal : *American Scheme* : Les Américains ont conçu le projet d'annexer Saturne à la terre ; notre planète est aujourd'hui trop petite pour l'homme ; il le franchit d'un pas ; il en fait le tour en quelques heures. Où sont les impressions de voyage ? Rien n'est impossible à l'homme ; et il n'était pas nécessaire, pour créer cette petite machine ronde, que le Grand Tout fût aussi puissant qu'on a voulu nous le faire croire. Demain, nos œuvres égalent les siennes, et ce que les arrières appellent mystères sera bientôt expliqué, grâce à nos découvertes. Tout à l'heure les miracles de Lourdes, de Sainte-Anne de Beaupré, seront des faits très ordinaires, et qui surprendront moins les spectateurs que nos découvertes merveilleuses. C'est vrai, matérialistes, copypheés du progrès, vos œuvres sont, toutes, merveilleuses, elles seraient même admirables et d'un grand secours pour le bien, mais vous gâtez tout par votre orgueil et votre malice. Votre science et vos découvertes, qui devraient rendre les hommes meilleurs, font complètement fauter route et deviennent dans vos mains plus le véhicule du mal que celui du bien. Parce que vous pouvez mieux voir et mieux apprécier les œuvres de Dieu, vous vous croyez aussi grands que Lui. L'Écriture sainte nous apprend que le plus beau des anges, celui qui, comme l'indique son nom (1), devait éclairer les hommes, voulut un jour égaler son créateur. Le Créateur, pour punir cet orgueilleux, lui fit l'esprit de ténèbres, et, depuis, cet ange déchu se sert de sa science pour tromper les hommes. On pourrait vous appeler, vous aussi, pourceurs de lumière ; mais prenez garde que la lumière que vous êtes chargés de porter ne soit semblable à celle qui éclaira nos premiers parents après leur débâcle. Lumière qui pénètre jusqu'aux os, si vous voulez, mais qui aveugle le cœur d'un grand nombre.

Simon le magicien voulut faire des miracles ; cette tentative lui coûta la vie et peut-être la salut. Mais que dis-je ! pour les rationalistes point de révélation. Y a-t-il de l'histoire ? Nabuchodonosor, contemplant Babylone, se disait : "Voilà mon œuvre ; je suis le créateur et le roi de cette cité. Qu'on m'adore !" Grand roi ! désormais tu brouteras l'herbe des champs ; comme l'âne ou le lapin, tu marcheras à quatre pattes. Le progressiste contemporain se rengorge et se dit : "Ça va ! Nous sommes en train de régénérer le monde : toutes les villes sont comme les chambres d'un même hôtel. Tout à l'heure, on pourra souper à Montréal et passer la soirée à Paris..... au théâtre. Il n'y a plus ni distances, ni mers, ni montagnes, ni ténèbres." Nouveau Nabuchodonosor ! lui aussi il est à craindre qu'il ne marche bientôt à quatre pattes, et les miracles qu'il fait pourraient bien lui coûter cher.

Oui, matérialistes, rapprochez-vous les uns des autres, parcourez le monde en quelques heures, mais songez qu'il ne suffit pas d'aller vite ; il faut aussi se diriger vers la fin que l'on doit atteindre. Aller vite en sens contraire est très peu sensé. Pour aller au ciel,

point de batteurs ronnants, point de chars palais. La voie étroite qui conduit au salut n'est point éclairée à l'électricité. Là-haut, des millions de bienheureux sans électricité, sans vapeur, sans air comprimé, sans argent, se transportent où ils veulent. Qu'ont-ils découvert ici-bas ? Que l'homme est un vermisseau dont le règne éphémère ne dure qu'un matin, que ses œuvres sont cendre, sa gloire vanité, sa vie une flamme que peut éteindre le plus léger courant d'air. Ils n'ont point dompté les flots, ni abattu les montagnes, ni surmonté les distances, ni chassé les ténèbres. Mais ils ont dompté leurs passions, abattu leur orgueil, percé le voile de l'ignorance ; en un mot, ils ont fait droits les sentiers du Seigneur. Allez vite ! mais ne perdez point de vue le but qu'il vous faut atteindre.

"On doit économiser le temps, disent les progressistes. Savez-vous ce que c'est que le temps, vous autres arriérés qui n'apprenez que des vieilleries qu'on se transmet depuis dix-neuf siècles ?" — "C'est, diront certaines gens, un présent que Dieu nous fait pour le connaître l'aimer, le servir et par ce moyen acquiescer à la vie éternelle." Vous êtes bien candides. Écoutez le matérialiste : *Time is money*. Allez vite, contez-les, mais prenez garde de prendre le vertige. N'oubliez pas que si vous vous élevez trop haut, il est à craindre que la tête ne vous tourne. Inventez, perfectionnez, connaissez, si vous le pouvez, toutes les lois de la nature ; faites-les servir à améliorer le sort de vos semblables, mais ne vous imaginez pas, comme la mouche de La Fontaine, que c'est vous seuls qui faites aller la machine.

Phidias se prosternait devant le Jupiter qu'il vient de sculpter ; il trembla que le dieu qu'il a façonné son ciseau ne lance ses foudres contre l'auteur de ses jours. Vous aussi, matérialistes, vous vous prosternez devant l'œuvre de vos mains et vous en faites votre idole. Si le statuaire avait tort de craindre, vous, vous avez grand raison de trembler, car il y a danger que ce dieu ne vous foudroie pour venger celui qui s'appelle le Dieu des dieux.

BENJAMIN.

DISCOURS PRONONCÉ EN LA SÉANCE ACADÉMIQUE DU 30 JANVIER, PAR M. ON. TREMBLAY, PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE Louis Veillot

Messieurs,

En ces jours d'assoinissement, j'allais dire de purgation littéraire, où tout homme qui se croit auteur d'œuvre écrite est exposé à tomber entre les mains d'un critique inépuisable, et à se faire traiter de voleur, ou tout au moins de plagiaire, il est bien dangereux pour moi d'entreprendre le discours traditionnel de la séance académique. Mais j'me suis rassuré en me disant que sans doute il n'y avait pas ici de Chaptal, et qu'après tout je ne méritais pas d'en faire un. Et sous l'empire de cette idée, je me suis mis, je l'avoue sans trop de honte, à consulter les auteurs qui avaient bien pu écrire sur la vie de Louis Veillot.

J'en ai trouvé deux que je citerai maintes fois : Louis Veillot lui-même et M. l'abbé Launoie. Si quelcun d'entre mes amiables confrères de l'Académie, pris de zèle pour la critique littéraire, voulait me convaincre de plagiat, il n'aurait pas besoin de chercher ailleurs que dans ces deux auteurs.

En ouvrant le premier livre du Louis Veillot chrétien (Rome et Lorette), on lit qu' "Il y avait une fois, non pas un roi et une reine, mais un ouvrier tonnelier, qui ne possédait au monde que ses outils, et qui, les portant sur son dos, l'hiver à travers la boue, l'été sous l'ardeur du soleil, s'en allait à pied de ville en ville et de campagne en campagne, fabriquant et réparant tonneaux, brics et cuivres, s'arrêtant partout où il rencontrait de l'ouvrage ; repartant aussitôt qu'il n'y en avait plus ; heureux s'il emportait de quoi vivre jusqu'au terme de sa course nouvelle, mais sûr de laisser derrière lui bonne renommée, et de trouver lorsqu'il revenait, dit bon accueil. Il se nommait François, il était né dans la Bourgogne, il ne savait pas lire ; il ne connaissait que son métier....." C'était le père de Louis Veillot qui naquit en 1813. Comme on le voit, le père était pauvre, et l'éducation de son fils dut s'en ressentir. En effet, le jeune Louis ne fréquentait l'école mutuelle que le temps nécessaire pour faire sa première communion. A treize ans il était ami comme clerc dans une étude d'avoué, et à dix-sept ans il se lançait dans les journaux ; il faisait de la polémique, de la politique et de la morale. Il croyait alors parler comme tout le monde, et, en effet, il était aussi fondé que ses adversaires, mais il vint plus tard que ni lui, ni eux ne le connaissaient, ne soupçonnaient même pas que ces choses, qu'ils appelaient la politique et la morale, eussent des principes, des vérités fondamentales, sur lesquelles elles devaient s'appuyer pour soutenir le monde. Il n'en défendait pas moins déjà son parti avec vigueur et succès ; cependant, dit-il, "si je crois avoir en raison, ce n'est pas pour les motifs que je donnais alors, mais pour d'autres que je ne soupçonnais pas". Son advancement fut rapide dans cette voie ; mais à mesure que son intelligence et sa raison se développaient, il sentait mieux toute la vanité des doctrines qu'il défendait, et son cœur fut bientôt pris de dégoût. "Je n'avais plus du tout de foi politique", dit-il. Une année de polémique avait brisé, broyé, pulvérisé les convictions qui ne reposaient sur aucune base dans le passé, que je ne voyais aboutir à rien dans l'avenir..... Illusions de jeunesse, généreux desirs et généreuse fierté de non à ne, orgueil de l'honneur, orgueil du devoir, dévouement, amitié, amour tout était brisé, tout expirait, tout allait être anéanti. J'avais jeté ma dernière plainte et je consentais à mourir."

Dieu eut soin d'arracher cette belle âme à la misère et aux tourments de l'irréligion où l'avait jetée son enfance abandonnée. Il partit pour voyage avec un de ses amis ; il croyait aller à Constantinople, il allait à Rome, il allait au baptême.

Je ne vous raconterai pas, Messieurs, j'en serais incapable, les combats qu'eut à soutenir sa pauvre âme contre elle-même, contre ses amis et contre la grâce. C'est toute une histoire et il l'a faite lui-même, ou plutôt il l'a racontée d'une manière vraiment admirable. C'est alors, c'est après sa conversion que commence sa vraie vie, sa vie toute de patrie, de moi, de dévouement et d'amour. La plus grande gloire de Louis Veillot, c'est que tout le monde connaît et admire, c'est sans doute son titre de polémiste, de défenseur du Pape et de l'Eglise. Pour bien faire connaître le polémiste, il me faudrait dire un mot de l'*Univers*, organe du parti catholique, né de la nécessité d'obtenir la liberté d'enseignement. Voici le programme de ce journal fondé par M. Bailly, et dont Louis Veillot fut l'âme : et le bureau pendant près de quarante ans : "En politique, absence de toute hostilité systématique contre le pouvoir. Sur les questions religieuses, accord parfait : l'amour de l'Eglise sans réserve ; les doctrines romaines sans mystère, la conviction absolue que le successeur de saint Pierre est le vicar de Jésus-Christ, que sa parole est infaillible, que ses décrets sont irréformables et qu'il a dans l'Eglise tous les droits qu'il s'attribue." Voilà, Messieurs, le champ que Louis Veillot cultiva toute sa vie, qui lui a coûté tant de fatigues et de sueurs. Il eut un terriblement pour adversaires tous ceux dont les idées ne cadrèrent pas avec son programme. C'est contre ceux-là

(1) Lucifer, c.-à-d. qui porte la lumière.